

Le Monde.fr

Sexe, peinture et secret

Article paru dans l'édition du 22.10.96

Le Musée d'Orsay consacre une exposition à « L'Origine du monde », de Gustave Courbet.

Un livre et une vidéo racontent l'histoire du tableau, qui célèbre les noces

de la peinture et du plaisir

L'Origine du monde est une huile sur toile haute de 46 centimètres et large de 55 centimètres. Elle représente un sexe et un ventre féminins, les cuisses écartées et un sein, le second étant recouvert par la chemise que la femme a relevée afin que le peintre travaille sur le motif. Sous la toison brune, la vulve est parfaitement visible.

L'oeuvre a été peinte par Gustave Courbet en 1866, la même année que *Le Sommeil* et *La Femme au perroquet*, deux de ses chefs-d'oeuvre, deux grandes variations sur le sujet du nu féminin érotique. *La Femme au perroquet* se renverse sur un divan tout en agaçant du doigt un oiseau. Son corps est presque entièrement révélé. Elle sourit. Sa posture et son expression accentuent le sous-entendu licencieux. Il est explicite dans *Le Sommeil*, deux femmes nues assoupies l'une contre l'autre. La jambe droite de la brune repose sur la hanche de la rousse, qui a posé sa tête sur l'épaule gauche de son amie. Le style aspire à un naturel parfait, qui n'omet

rien, qui ne dissimule rien. Ces corps se livrent à la vue comme ils se sont auparavant livrés aux caresses.

Ces oeuvres de grand format s'accompagnent d'huiles préparatoires plus petites. Avant *La Femme au perroquet*, Courbet peint l'étude d'une tête et d'un buste féminins, les seins dressés, les yeux mi-clos, plus explicitement érotique que la version finale. A l'inverse, *L'Origine du monde* n'a pas été réutilisée par le peintre. Elle demeure singulière et, si l'on peut dire, sans postérité. La raison de cet isolement n'est pas mystérieuse : Courbet donne ici, selon Maxime Du Camp, « le dernier mot du réalisme ». Un dernier mot ne se répète pas. Répété, il tomberait dans la banalité. Or, *L'Origine du monde* est, dans l'histoire de l'art occidental, la première représentation picturale réaliste d'un sexe féminin. Il y avait eu auparavant des dessins et des gravures assez nombreux. Il y a, dès les années 1850, des photographies anatomiques passablement morbides. Mais pas de tableau.

CE QU'IL FAUT CACHER

Courbet peint ce qu'il faut cacher. En 1866, il rompt avec l'un des interdits édictés par la moralité publique du temps. Ladite moralité ayant changé, la reproduction d'un sexe féminin n'a plus grand-chose de provocant. Elle est même devenue extrêmement commune grâce à la photographie et au cinéma. Or, en dépit de cette prolifération, *L'Origine du monde* trouble encore. Entre-t-elle au Musée d'Orsay à l'occasion de la dation Jacques et Sylvia Lacan, cet

enrichissement des collections nationales devient un événement.

Une exposition-dossier le commémore, un livre le commente, une vidéo le raconte tout cela avec science et même prolixité. L'exposition, très réussie, juxtapose *Le Sommeil*, l'étude pour *La Femme au perroquet* et des paysages dans lesquels une caverne évoque métaphoriquement le sexe de la femme. Ainsi environnée, *L'Origine du monde* apparaît comme l'aboutissement de plusieurs années d'approche, lente d'abord, de moins en moins prudente ensuite. Peu de temps auparavant, Manet a achevé son *Olympia*, autre objet de scandale : cette proximité n'est pas de pure coïncidence. Il ne serait pas surprenant, du reste, que la célébrité de ce Courbet égale bientôt celle du Manet.

L'histoire matérielle de la toile, compliquée et parsemée de noms illustres, accentue ce phénomène. Achetée à l'artiste par Khalil Bey, diplomate ottoman amateur de tableaux et de femmes, décrite par Du Camp et Edmond de Goncourt, disparue quand Khalil Bey se ruina, acquise on ne sait quand par le baron François de Havatny, qui l'emporta à Budapest, disparue encore en 1945 durant les combats entre Wehrmacht et armée rouge, restituée miraculeusement à son propriétaire, elle fut, pour finir, achetée par les Lacan. Sur cet itinéraire, le film de Jean-Paul Fargier donne des informations précises, tout particulièrement sur la période hongroise et sur le séjour chez Lacan, où la toile était masquée par un panneau de mêmes dimensions et de même sujet exécuté par André

Masson à la demande du psychanalyste. Ce dernier, doit-on en déduire, acceptait d'accrocher chez lui à la vue des visiteurs un sexe dessiné à la manière surréaliste, mais dissimulait la version réaliste étrange hommage rendu à l'imitation, plus dangereuse que toute transposition.

Car c'est de danger qu'il est question, d'une image qui menace de produire des effets violents. L'exercice de style de Masson suggère par allusions et ellipses. Une photographie exhibe par le truchement d'une mécanique que rien n'émeut. La toile, elle, est de main d'homme. Elle relève à la fois de la vue et du toucher. Le corps du peintre est en cause, autant que celui du modèle. Le corps de celui qui contemple l'oeuvre risque fort d'entrer ensuite dans la danse. C'est là le pouvoir de la peinture, comme c'est celui du sexe.

PHILIPPE DAGEN

© Le Monde

